

État, et je pense que rarement dans le passé, les membres d'une quelconque organisation – et la nôtre était véritablement une organisation internationale – étaient partis avec une pareille dose de bienveillance envers un État qui avait vu le jour au prix d'une telle souffrance.

Qu'est-ce qui n'allait pas alors ? Je prenais toujours le temps d'un entretien avec les membres de l'équipe avant leur départ de la Mission. C'était continuellement la même histoire. Ils étaient presque tous arrivés avec la sincère intention d'aider les deux partis à parvenir à un accord de paix, tout en étant conscients d'avoir un petit penchant pour le peuple de ce « pauvre petit pays d'Israël ». Et pourtant, après deux ou trois ans d'un contact quotidien avec les fonctionnaires, les soldats et les civils ordinaires des deux côtés, un changement notable s'était produit dans leur attitude. Je trouvais triste mais très significatif que lorsque je leur demandais de me raconter leurs expériences les plus négatives au service à l'ONUST, la réponse était presque invariablement : le mensonge et la fraude chez les Israéliens¹⁰.

Ces dernières années, une évolution positive s'est produite parmi ceux qu'on appelle les « nouveaux historiens » ou les « historiens révisionnistes » dans leurs nouvelles manières d'appréhender l'histoire du conflit. En puisant à des sources de renseignements accessibles depuis peu, et en interprétant les preuves d'une façon plus juste, ils ont dernièrement rédigé des histoires du conflit beaucoup plus proches des interprétations arabes des mêmes faits.

Stephen Sizer, prêtre anglican, qui a énormément écrit sur le sujet des réponses chrétiennes à donner au conflit, résume ainsi l'importance du livre *Victimes. Histoire revisitée du conflit arabo-sioniste, 1881-1999*, de Benny Morris :

Victimes, c'est la maturité de l'autocritique historique israélienne. Dans sa critique pour le *New York Times*, Ethan Bronner conclut : « Benny Morris écrit avec un sang-froid clinique. Cela rend peut-être son récit moins vivant, mais il n'en est que plus responsable et plus crédible. C'est un travail d'historien de premier ordre, d'un très haut niveau d'érudition, qui sera certainement considéré pendant longtemps comme l'exposé le plus subtil et le plus nuancé sur le conflit arabo-sioniste, depuis ses débuts dans les années 1880. En bref, c'est une histoire nouvelle comme on la voudrait : indépen-

10. Von Horn, *Soldiering for Peace*, p. 282ss.

dante de toute campagne politique ou intellectuelle, mais véritablement à la recherche de la vérité pleine et entière. »

Il faut lire *Victimes* : c'est un travail monumental de narration et d'explication pour tous ceux qui veulent comprendre le conflit israélo-arabe et évaluer les chances de la paix¹¹.

Affronter la vérité, cependant, nécessite plus que d'admettre tous les faits des événements passés, cela implique aussi la volonté de reconnaître la vérité sur nous-mêmes et sur nos communautés. **Denys Baly** considère que cela représente un réel problème pour les Arabes, qui ont souvent eu du mal à entendre ou à admettre la vérité sur eux-mêmes :

La cécité des dirigeants arabes comme celle du peuple est un fait, un fait indéniable et laid. Il y a eu ceux qui se sont enrichis par la souffrance de leurs compatriotes, et ceux qui ont été trop heureux de fuir dans des pays où ils pouvaient vivre en toute sécurité, avant de déverser leur mépris sur les nations étrangères qui ne leur donnaient pas l'aide qu'ils n'étaient pas disposés eux-mêmes à donner. C'est un fait que même le plus fervent admirateur des Arabes ne peut nier, qu'ils n'ont rien fait pour aider leur propre peuple qui ressemble à ce que les Juifs ont fait pour aider le leur. Il est indéniable aussi que leurs politiciens ont souvent utilisé sans pitié la misère des réfugiés pour parvenir à leurs fins, que l'existence même des réfugiés est en partie le résultat de la non-compréhension de la situation par les Arabes, que les Arabes ont de temps en temps encouragé la violence et la haine, ont refusé encore et toujours de regarder les choses évidentes en face, et qu'ils ont été bien trop prompts à rendre les autres responsables de leurs malheurs, plutôt qu'eux-mêmes. On rencontre de nombreux Arabes qui, dans la conversation privée, sont prêts à admettre ces choses et en sont profondément troublés. Il est vrai, comme nous l'avons vu chez les Juifs, que l'on peut trouver des raisons à ces faiblesses, mais ces raisons ne suffisent pas à rendre le noir blanc, et à changer la faiblesse en force.

Il ajoute aussi ce qu'une passion prophétique pour la vérité pourrait faire pour l'ensemble de l'Église chrétienne :

La repentance n'est pas seulement un acte, c'est aussi une disposition d'esprit. C'est une passion pour la vérité, un ardent désir de connaître le

11. Stephen Sizer, compte rendu du livre publié dans *Al-Aqsa*, vol. 2, n° 22, Leicester, Friends of Al-Aqsa, avril 2000.

pire aussi bien que le meilleur, une promptitude à recommencer d'une autre manière, un examen en constante progression de son mode de vie, et en plus de tout cela, une décision toujours renouvelée de redresser ce qui ne va pas [...]

Ce qu'il faut là-bas [au Moyen-Orient], presque plus que tout, c'est une honnêteté intellectuelle inflexible qui brise toute barrière d'émotivité, de sentiment, de tradition et de nationalité, pour qu'enfin les gens soient capables de remettre en question leurs motivations et leurs comportements personnels. Cette sorte d'honnêteté n'existe presque nulle part ailleurs et ni l'islam ni le judaïsme tel qu'on le trouve en Israël ne l'encouragent [...]. C'est seulement si l'Église chrétienne parvient à retrouver cette passion pour la vérité, quel qu'en soit le prix, qu'elle commencera à la considérer comme un mode de vie¹².

Edward Said reconnaît le besoin d'une honnêteté intellectuelle :

Nous avons besoin d'un discours qui soit intellectuellement honnête et suffisamment complexe pour prendre en compte à la fois l'expérience palestinienne et l'expérience juive, pour reconnaître où s'arrêtent les prétentions des uns et commencent les prétentions des autres¹³.

Si donc la Bible ne nous fournit pas un moyen aisé de comprendre le conflit, elle souligne au moins le besoin pour tous ceux qui sont concernés de connaître la vérité sur ce qui s'est réellement passé. Une condition préalable fondamentale, avant d'essayer de redresser les torts commis dans le passé, est que toutes les parties en présence acceptent de regarder en face la vérité sur le présent et sur le passé de toutes les parties engagées dans le conflit, même si c'est gênant ou accablant.

5.2. Le problème des préjugés

Lorsque **Mark Twain** visita la Palestine, en 1876, il trouva que les livres qu'il lisait et qui étaient écrits par des chrétiens reflétaient les sympathies toutes protestantes de leurs auteurs, et cela lui déplut :

Même si les intentions de ces hommes étaient honnêtes, elles étaient entachées de partialité et de préjugés ; ils rentraient dans le pays avec des jugements tout prêts, et ne pouvaient plus écrire sur ce pays sans passion ni

12. Baly, *Multitudes in the Valley*, p. 96, 268, 281-283.

13. Said, *The End of the Peace Process*, p. 123.

idées préconçues, exactement comme s'ils écrivaient à propos de leur épouse ou de leurs enfants¹⁴.

Sera-t-il un jour possible d'avouer notre parti pris naturel et de lui permettre d'être remis en question? Même s'il ne peut être entièrement corrigé, sera-t-il possible qu'une prise de conscience de notre parti pris et de nos préjugés nous aide à nous ouvrir et à atteindre la personne de l'autre bord avec une compréhension et une sympathie renouvelées?

Il y a dans la Bible au moins deux passages qui abordent la question des préjugés.

« Qui m'a établi pour être votre juge ou votre arbitre en matière d'héritage? »

Luc rapporte un incident révélateur au cours duquel Jésus fut invité à intervenir dans un conflit familial :

Du milieu de la foule, un homme dit à Jésus :

– Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage que notre père nous a laissé!

Mais Jésus lui répondit :

– Mon ami, qui m'a établi pour être votre juge ou votre arbitre en matière d'héritage?

Puis il dit à tous :

– Gardez-vous avec soin du désir de posséder, sous toutes ses formes, car la vie d'un homme, si riche soit-il, ne dépend pas de ses biens.

Il leur raconta alors cette parabole [...] (Luc 12.13-16)

Si nous n'avions là qu'un simple cas d'injustice, le frère aîné refusant de donner à son plus jeune frère sa part légitime des biens familiaux, nous nous attendrions à ce que Jésus soutienne le plus jeune des frères qui réclame justice. C'est précisément ce que Jésus ne fait pas. Le récit de Luc est remarquablement bref, et nous restons là à nous demander si c'est tout ce que Jésus a dit. Est-ce qu'il a, par exemple, commencé par poser plus de questions et par étudier le cas plus en détail? Ou bien est-ce qu'il a refusé d'être impliqué en quoi que ce soit? Nous ne le savons pas, parce que Luc ne nous le dit pas.

14. Mark Twain, cité dans La Guardia, *Holy Land, Unholy War*, p. 11.

Ce qui est clair, cependant, à partir de ce récit, c'est que Jésus n'a pas immédiatement pris parti. Une raison qui a été avancée pour cela, c'est que les mots de Jésus font écho aux paroles adressées à Moïse par les Égyptiens en Exode 2.14 : « Qui t'a nommé chef et juge sur nous ? » Cela signifierait, comme le suggère **N.T. Wright**, que « Jésus refuse d'être, dans ce sens, un nouveau Moïse, qui viendrait partager la Terre promise. Il est venu amener Israël à son véritable "retour d'exil" ; mais, de même que ce retour ne garantira pas les aspirations ethniques d'Israël, il ne confirmera pas non plus la possession symbolique et défendue avec zèle de son héritage territorial¹⁵ ».

Une autre explication possible à la réponse de Jésus est qu'il voulait s'attaquer au fond du problème : la cupidité. Mais qui était cupide dans cette affaire ? Était-ce l'aîné qui retenait pour lui tous les biens familiaux ? Ou était-ce le plus jeune qui, même s'il avait un droit légitime à l'héritage, était surtout mu par l'égoïsme et l'avidité ? Une fois de plus, nous ne le savons pas. C'était soit l'un ou l'autre, soit les deux.

Aujourd'hui, le même incident pourrait se traduire ainsi : Un Israélien dans la foule lui dit : « Maître, dis à mes voisins arabes de me laisser vivre en paix dans le pays de mes pères... » Ou bien, il pourrait commencer ainsi : « Un Arabe dans la foule lui dit : Maître, dis aux Israéliens de nous rendre le pays qu'ils nous ont pris... » Il est difficile d'imaginer que Jésus se désintéresse des droits et des torts de chaque situation humaine – encore moins dans ce pays aujourd'hui. Mais si on l'abordait de cette manière, il verrait certainement plus clairement que nous les droits et les torts de chaque côté (ou plutôt de tous les côtés) ; et avant de prendre parti pour un groupe contre l'autre, il s'occuperait sans aucun doute de régler quelques problèmes et comportements sous-jacents et aurait quelque chose à dire à chacun de ceux qui sont impliqués dans le conflit.

« Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre »

Le récit de la façon dont Jésus traite l'affaire de la femme prise en flagrant délit d'adultère, souligne la nécessité d'être prudent lorsqu'on juge les autres. Jésus n'excuse en aucune façon l'adultère de cette femme, qui

15. Wright, *Jesus and the Victory of God*, p. 404-405.

demeure un péché. Il ne minimise donc pas le problème moral, mais ce qu'il refuse, c'est d'approuver la lapidation de la femme ou sa condamnation sur le ton auquel s'attend son auditoire. Il lui dit tout simplement : « Je ne te condamne pas non plus. Va, mais désormais, ne pêche plus » (Jean 8.11).

Il y a une raison qui doit pousser l'Église du Christ à se montrer particulièrement prudente avant de montrer du doigt le peuple juif dans ce problème de pays. Les chrétiens d'aujourd'hui devraient rougir de honte en lisant ce que certains des grands noms de l'histoire de l'Église ont dit au sujet des Juifs (voir 2.1, « L'antisémitisme »). Ils peuvent répliquer qu'ils n'ont eux-mêmes absolument aucun sentiment antisémite, et qu'ils ne peuvent être tenus pour responsables de ce que des chrétiens ont dit et fait dans le passé. Les Juifs, cependant, assimilent inévitablement les chrétiens d'aujourd'hui à ceux du passé, de la même façon que dans le monde, on assimile entre eux les membres d'une même famille. Si les chrétiens ne veulent pas oublier tout le bien qui a été fait au nom du Christ, les Juifs peuvent difficilement oublier toute la souffrance que les chrétiens ont fait subir aux Juifs au nom de Christ.

Est-ce que cela signifie que les chrétiens, comme ceux qui ont essayé de faire condamner la femme adultère par Jésus, doivent se retirer un à un (Jean 8.9)? Ou y a-t-il des moyens qui soient plus conformes au Christ de récuser le mal et d'aider l'auteur de l'injustice, plutôt que de se saisir de pierres pour exécuter nous-mêmes la sentence?

Si nous essayons de nous lancer dans cette tâche, nous devons avoir la volonté d'admettre avec le psalmiste que « comme nos pères, nous avons péché » (Psaumes 106.6), et confesser avec le prophète Ésaïe : « j'ai les lèvres impures et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures » (Ésaïe 6.5). Car le message de Jésus à tous les soi-disant prophètes est : « Commence donc par retirer la poutre de ton œil, alors tu y verras assez clair pour ôter la sciure de l'œil de ton frère » (Matthieu 7.5).

Comment cette prise de conscience du danger des préjugés, contribue-t-elle à notre vision du conflit dans ce pays?

Les auteurs quakers du rapport *Search for Peace in the Middle East* expliquent ce que signifiait pour eux le fait d'écrire sur le sujet de la justice au Moyen-Orient :

En dépit de tous nos efforts pour traiter ce problème avec objectivité et sincérité, et pour atteindre l'accord le plus large possible en vue d'une solution pacifique, nous nous heurtons aux réalités suivantes :

- a) Il est impossible de parvenir à une évaluation juste et responsable du conflit israélo-arabe en souscrivant à la position du gouvernement israélien, ou aux positions des gouvernements arabes ou des organisations arabes palestiniennes. D'un côté comme de l'autre, personne n'a d'arguments suffisamment droits et honnêtes pour que toutes ses actions présentes et passées puissent être défendues.
- b) De chaque côté, nombreux sont ceux qui attaqueront tout commentaire qui ne soutiendra pas leur position, en vertu du : « Si vous n'êtes pas pour nous, vous êtes contre nous ».
- c) Il est impossible d'arriver à un jugement équitable sur la base de quelque adroit compromis. Sur certaines questions, nous le croyons, les Arabes ont eu très nettement tort et sur d'autres, ce sont les Israéliens.

Ils énoncent leur conviction qu'il est possible d'être à la fois « pro-Arabe » et « pro-Juif » :

Nous voulons que tous comprennent, et en particulier nos compatriotes d'origine juive ou arabe, que nous nous préoccupons des deux peuples parce que nous avons la conviction que leurs droits et leurs intérêts à tous deux doivent être reconnus et réconciliés dans la justice et la paix. Nous sommes convaincus qu'ignorer ou nier les droits naturels d'un groupe, conduira à l'anéantissement définitif des droits de l'autre. Si la paix et des conditions de vie décentes ne sont pas garanties aux deux, elles ne seront garanties à aucun. Nous croyons fermement qu'il est possible d'être à la fois « pro-Juif » et « pro-Arabe ». Et pour les deux peuples, le besoin essentiel, c'est la paix¹⁶.

Denys Baly explique pourquoi les gens qui ont des préjugés sont incapables de produire la réconciliation :

Le Nouveau Testament dit que la réconciliation entre Dieu et les hommes n'est possible que lorsque se présente quelqu'un qui peut idéalement s'identifier à la fois à Dieu et à l'homme [...]. Une réconciliation politique ne peut aboutir que lorsqu'il y a des gens qui luttent sincèrement pour

16. The Quaker Report, *Search for Peace in the Middle East*, p. vii.

appartenir aux deux parties [...]. Il devient trop facile, en période de polarisation croissante, de prendre si vivement conscience des souffrances et de l'injustice causées à une partie, que l'on s'identifie complètement à elle et que l'on ne trouve aucune qualité à la partie adverse. Certes, il peut être tout à fait légitime de partir défendre ceux qui semblent être les opprimés (et le piège serait de tomber dans une évaluation toute émotionnelle et superficielle), mais notre souci de l'opprimé ne devrait pas nous empêcher de prendre pleinement part aux espoirs et aux craintes de ceux-là même qui semblent être les oppresseurs, de s'efforcer de comprendre pourquoi ils font ce qu'ils font [...] et de penser dans les mêmes termes qu'eux. Négliger cette responsabilité, c'est manquer totalement l'occasion de dire les paroles de réconciliation et de trahir la cause du Christ. J'utilise des mots très forts, les plus forts que je connaisse, en partie parce que ceux qui se trouvent mêlés à la bataille feront tous leurs efforts pour obtenir votre soumission totale et la refuser à l'autre partie, et en partie aussi, parce que notre monde est un monde polarisé¹⁷.

5.3. Les exigences de la Loi

L'un des plus grands dangers de l'utilisation de la Bible pour l'interprétation du conflit entre les Juifs israéliens et les Palestiniens, c'est l'emploi sélectif de passages qui soutiennent un argument particulier. Il est facile de faire appel à la promesse divine donnée à Abraham à propos du pays et aux prédictions d'un retour, tout en ignorant tranquillement d'autres aspects de l'enseignement de la Bible sur ce même pays. Les livres de la Torah qui contiennent les promesses divines sur le pays contiennent cependant aussi la Loi de Dieu révélée à Moïse. Cette Loi met constamment en évidence que puisque Dieu est un Dieu d'intégrité et de justice, il ordonne et s'attend à ce que son peuple se soucie de justice dans la société.

Deux aspects de cette Loi s'appliquent tout particulièrement au problème du pays au cours de l'histoire récente. L'un concerne la gravité du vol et du meurtre, tandis que l'autre concerne le traitement réservé à l'étranger.

17. Denys Baly, « The Things that Belong unto Peace », The Sprigg Lectures, 1971, cité dans Johan Bouman, *Biblical Interpretation... and the Middle East*, Genève, World Council of Churches, 1974, p. 40-41.

« **Tu feras... Tu ne feras pas...** »

Voici en particulier trois des dix commandements qu'il nous faut faire ressortir, puisque nous nous préoccupons du droit à la propriété dans le pays et de toute la violence commise par ceux qui, ces dernières années l'ont revendiqué :

Tu ne commettras pas de meurtre [...].

Tu ne commettras pas de vol [...].

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, tu ne convoiteras ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui appartienne. (Exode 20.13, 15,17)

Dans la loi mosaïque, le meurtre est bien distingué de l'homicide involontaire, et le châtement prévu pour le meurtre ne laisse aucun doute sur la gravité de ce crime :

Celui qui frappera un homme et causera sa mort, sera puni de mort. Cependant, s'il n'avait pas l'intention de donner la mort, mais que Dieu a fait tomber l'homme entre ses mains, je te désignerai un endroit où il pourra se réfugier. Par contre, si quelqu'un agit avec préméditation, et qu'il assassine son prochain par ruse, vous irez jusqu'à l'arracher à mon autel pour le faire mourir. (Exode 21.12-14)

Le vol de terrain, cette forme de vol en particulier, est sérieusement condamné :

Lorsque vous serez établis dans le pays que l'Éternel votre Dieu vous donne en partage, vous ne déplacerez pas les bornes qui marquent les limites de la propriété de vos voisins qui auront été fixées par les premiers arrivés. (Deutéronome 19.14)

Maudit soit celui qui déplace la borne de la propriété de son voisin. (Deutéronome 27.17)

Certains Juifs du siècle passé *ont voulu* reconnaître la pertinence de la loi mosaïque et se laisser juger par elle. **Chaïm Weizmann**, par exemple, parlant au vingt-deuxième congrès sioniste à Bâle en 1946, qualifia le terrorisme de « cancer dans le corps politique de la communauté juive de Palestine » et appela au « courage de l'endurance et à l'héroïsme de la modération surhumaine ». Alors qu'on l'accusait de démagogie, il répondit :

Si vous pensez pouvoir parvenir à la rédemption par des méthodes non juives, si vous perdez confiance dans le dur labeur et les jours meilleurs, alors vous vous livrez à l'idolâtrie et vous mettez en danger ce que nous avons construit¹⁸.

Voici ce qu'il admit devant une commission d'enquête des Nations unies en 1947 :

En toute humilité, je dirai que « tu ne tueras point » a été semé en nous au mont Sinai. Il y a dix ans, il était inconcevable que les Juifs puissent enfreindre ce commandement. Malheureusement, ils l'enfreignent aujourd'hui, et personne ne le regrette plus que la grande majorité des Juifs. D'avoir à parler de cela devant vous, j'en baisse la tête de honte¹⁹.

« Tu n'exploiteras pas l'étranger »

Puisque les Israélites étaient sortis depuis peu de l'esclavage en Égypte, on pouvait s'attendre à ce qu'ils se souviennent de ce que représentait le fait d'être étrangers, vulnérables et impuissants dans un pays étranger. Lorsqu'ils entrèrent en Terre promise et s'y établirent en tant que nation, il leur fut donc demandé de ne pas exploiter l'étranger vivant parmi eux :

Tu n'exploiteras pas l'étranger qui vit dans ton pays et tu ne l'opprimeras pas, car vous avez été vous-mêmes étrangers en Égypte. (Exode 22.20)

Tu n'opprimeras pas l'étranger qui travaille dans ton pays ; vous savez vous-mêmes ce qu'éprouve un étranger, puisque vous l'avez été en Égypte. (Exode 23.9)

Si, comme le disait Chaïm Weizmann, « le problème juif tourne principalement autour du fait que les Juifs n'ont pas de patrie », on aurait pu s'attendre à ce que, de tous les peuples du XX^e siècle, ce soit celui qui « connaisse le mieux le cœur de l'immigrant ».

Comment se fait-il alors que les Juifs, en Israël, après être retournés dans leur pays et avoir créé un État juif afin d'échapper à l'oppression partout ailleurs, se soient trouvés obligés de devoir prendre des mesures dra-

18. Chaïm Weizmann, cité dans Gilbert, *Israel. A History*, p. 139.

19. Chaïm Weizmann, dans *Report of the UN Special Committee on Palestine*, Document A/364, 1947, p. 77.

coniennes pour résoudre le problème des étrangers vivant au milieu d'eux? En dépit de ce que dit la constitution sur l'égalité des droits de toutes les communautés et de toutes les religions, les Arabes, qui vivent dans leur propre pays, ont souvent eu de bonnes raisons de se plaindre de n'avoir pas été traités comme les Juifs israéliens de naissance.

Un thème récurrent dans les écrits tant juifs qu'arabes sur le conflit, c'est l'incapacité manifeste de nombreux Juifs arrivant dans le pays, à reconnaître ou à respecter les droits des Arabes palestiniens. Voici quelques exemples de Juifs, qui, à différents moments du conflit, ont été conscients de ce problème au sein de leur communauté :

W. Brunn, un Juif écrivant en 1919, soulignait l'ironie de voir de nombreux Juifs de Palestine infliger aux Arabes le même genre de traitement que celui dont ils avaient eu à souffrir en Europe :

Nous qui souffrons de persécutions partout dans le monde, et qui réclamons pour nous-mêmes tous les droits de l'homme, nous allons en Palestine renverser les rôles²⁰.

Simha Flapan, historien israélien, auteur dans *Zionism and the Palestinians* d'une des études les plus complètes sur les comportements des sionistes envers les Palestiniens (1979), décrit l'attitude de Weizmann envers les Palestiniens tout au long de sa vie :

L'attitude de Weizmann envers les Palestiniens a été l'erreur la plus grave de sa gouvernance politique, plus sérieuse que toute autre, parce que Weizmann n'a jamais dévié de sa position, ne serait-ce qu'un court instant. Son dédain envers les Palestiniens ne provenait pas seulement du fait que, n'ayant pas eu de contact avec eux auparavant, il était influencé par ses conseillers britanniques. D'aborder les Palestiniens avec de tels préjugés l'a, depuis le tout début, aveuglé et empêché de voir les faits les plus évidents.

Il devait bien avoir connaissance de l'existence du peuple palestinien et de son opposition à la colonisation sioniste, puisque dès 1891, son principal guide spirituel et plus proche associé, Ahad Ha'am, l'avait averti d'une importante résistance arabe à l'immigration et à la colonisation juives. Ahad Ha'am n'avait aucune réponse à apporter au problème, mais il pressait son ami de le considérer avec sérieux. Afin d'atténuer le conflit, il

20. W. Brunn, cité dans Department of Information and Interpretation of the Middle East Council of Churches, *Zionism. A Preliminary Memo*, p. 30.